

Pourquoi " Mémoire de fille ", de Judith Godrèche, est un film encore nécessaire en 2026 ?

« Ni soumission ni consentement, seulement l'effacement du réel. » Ces mots sont ceux d' Annie Ernaux dans son livre autobiographique « Mémoire de fille », paru en 2016 chez Gallimard. Au fil des pages, la prix Nobel de littérature nous renvoie à celle qu'elle était durant l'été 1958, lorsqu'elle travaillait comme monitrice dans une colonie de vacances. Ce même été où elle a vécu sa première expérience sexuelle brutale avec son chef.

Publié un an avant #MeToo, « Mémoire de fille » n'est pas seulement le récit des agissements violents d'un homme dans l'intimité d'une chambre de dortoir. Il est aussi celui d'une femme qui, des années plus tard, tente de comprendre ce qui lui est arrivé alors qu'elle souhaitait simplement devenir adulte, être désirée, aimée et acceptée par ses semblables.

« Mémoire de fille », un récit d'une puissance universelle

Pourquoi mettre en scène, en 2026, des faits vécus en 1958 ? Précisément parce que certaines expériences n'appartiennent jamais vraiment au passé. Soixante-dix ans plus tard, le constat reste amèrement familier : les mécanismes de domination n'ont pas disparu. Ce qui a changé, en revanche, c'est notre façon de les regarder, de les conscientiser et de les juger. Consentement, emprise, violences faites aux femmes : autant de mots dont nous disposons aujourd'hui pour regarder autrement ce qu'a vécu la jeune Annie Ernaux - mais aussi tant d'autres.

Le témoignage personnel de l'autrice, d'une puissance malheureusement universelle, trouve ainsi un nouvel écho avec cette adaptation cinématographique éponyme. Qui d'autre que Judith Godrèche pour s'emparer de ce bouleversant vécu ? Elle qui a fait de son parcours un combat public et viscéral contre les violences et les rapports de domination, essayant depuis le courroux de certains tribunaux médiatiques et populaires.

©Windy Production - Moana Films

Tess Barthélemy, la révélation du film « Mémoire de fille »

Et c'est peut-être là que réside la force du film de Judith Godrèche. Sans jamais chercher à réécrire les événements du passé avec un vocabulaire post-#MeToo, permet à cette histoire de traverser les générations. « L'en-

jeu est de vivre ce que vit Annie au moment où elle le vit », expliquait-elle lors du Festival de Cannes, en mai dernier. Ainsi, le « je » d'Annie Ernaux se transforme en « nous ». Et une mémoire individuelle devient une mémoire collective.

On ne peut s'empêcher de voir une forte symbolique dans le choix de sa propre fille, Tess Barthélemy, pour incarner la jeune Annie. Une forme de transmission, aussi. Pas seulement d'une histoire, mais également d'un combat qu'il faut continuer de mener.

Mais avant que certains ne crient au népo-babisme, précisons que la jeune comédienne a passé des essais. Et pour la petite anecdote, Annie Ernaux ne connaissait pas son lien de parenté avec la réalisatrice quand elle s'est écriée : « C'est elle ! ».

La réalisatrice réussit, avec cette œuvre, à faire dialoguer la jeune fille d'une époque révolue avec celles d'aujourd'hui, et à transformer « Mémoire de fille » en « Mémoire de filleS ».

par Ophélie Daguin

